

Québec français

***La pension Leblanc* / Robert Choquette, *La pension Leblanc*, Stanké, Montréal, 1976, 317 p.**

Gilles Dorion

La communication orale
Numéro 25, mars 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56709ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, G. (1977). *La pension Leblanc* / Robert Choquette, *La pension Leblanc*, Stanké, Montréal, 1976, 317 p.. *Québec français*, (25), 46–48.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La pension Leblanc*

La littérature radiophonique avait fait connaître les oeuvres romanesques de Robert Choquette, les romans dits « fleuves » de la *Pension Velder*, qui se sont transportés de la radio à la télévision, dans ses miroitants débuts, et se retrouvent *Quinze ans plus tard* dans une « chambre en couleurs », devant un public un peu plus blasé. *La pension Leblanc*, parue en 1928, et que viennent de rééditer les Éditions Stanké, est un roman de la même veine. Et je l'ai relu, avec une curiosité renouvelée, et je suis parti à la découverte. À la découverte, car je me souvenais vaguement de l'intrigue. Il faut avouer que les « histoires littéraires », ne m'ont guère facilité la tâche. Considéré comme une « oeuvre de jeunesse », avec tout le poids que traîne avec elle cette expression dédaigneuse et presque péjorative, le roman suscite quelques rares et avarés commentaires, qui frisent le dénigrement. Ailleurs, les commentaires sont tout simplement inexistant, quand la mention même de l'ouvrage peut figurer quelque part. J'ai voulu vérifier pourquoi les graves manuels de littérature canadienne-française ou québécoise boudaient ce roman (on a laissé le champ libre aux journaux) et, à bien y penser, l'oeuvre radiophonique de Choquette, quand seule son oeuvre poétique avait réussi à retenir les faveurs des lecteurs et... des critiques. Ce purgatoire littéraire était-il mérité?

Les intentions de l'auteur

Pour mieux comprendre ce roman, il faut lire la brève Préface de l'auteur à l'édition originale. Son ambition pouvait sembler démesurée, elle était pour le moins présomptueuse. N'était-ce pas une oeuvre de jeunesse? « Ce roman constitue le premier anneau d'une chaîne d'études qui tâchera d'encercler, au cours des années à venir, les physionomies diverses de la Province de Québec. La présente étude porte sur le

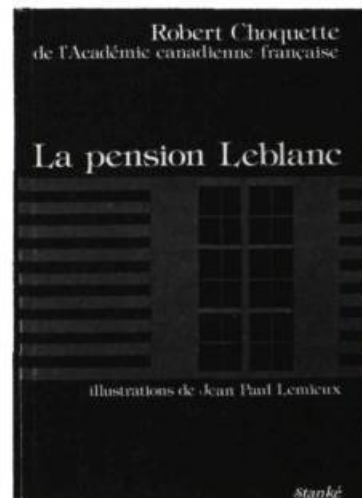
« Petit Nord » des Laurentides. Nous avons essayé de rendre, sans épuiser la matière, une idée assez complète du visage que présente ce coin de pays et de l'existence qu'on y mène » (p. 21). Voilà qui nous rapproche de l'« argument » des préfaces des romans québécois du XIX^e siècle, l'aspect « moral » excepté. Deux mots frappent dans ces quelques lignes: étude, visage. Ils nous préviennent que l'oeuvre n'en est pas seulement une de fiction, fondée sur une affabulation puisant ses recours dans l'imagination, mais une étude d'un milieu dont on peindra le visage. Roman de moeurs, donc fondé sur le réel. L'aspect sociologique fait partie des intentions de l'auteur. La peinture sociale qu'il entend présenter au lecteur devrait constituer un documentaire humain faisant appel à une observation pénétrante des êtres et des choses et à une réflexion approfondie sur les rapports existant entre les acteurs de cette société. En bon romancier, Choquette, misant sur l'aspect historique de son étude, ne peut nier les procédés de la fabulation et de la création artistique. Aussi intégrera-t-il spontanément à son étude une idylle amoureuse, l'histoire d'un amour impossible où l'analyse psychologique fouillée des « états d'âme » rappellera le scalpel de Paul Bourget, dont les dissections morales plaisaient tant à la foule des lectrices d'alors. Roman de moeurs doublé d'un roman psychologique. Les critiques du temps le considèrent même comme le pionnier de l'analyse psychologique, avant la venue de Rex Desmarchais.

Comment Robert Choquette entend-il traduire ses objectifs, atteindre les buts qu'il s'est fixés? Eh bien, je crois, comme tout analyste de romans, que c'est grâce à la structure interne du récit (aspect psychologique); à la peinture des milieux (aspect documentaire) fondée sur des dons remarquables d'observation et d'ironie, l'observateur n'étant pas seulement neutre, c'est-à-dire se contentant de décrire ce qu'il voit,

mais aussi promenant sur les êtres et les choses un regard un peu hautain, moqueur et railleur à la fois. Quant à moi, j'estime qu'il a atteint les buts qu'il s'était proposés, et qu'il a réussi à dépasser, à transcender le réel pour écrire son oeuvre d'art. Voyons cela de plus près.

La structure du récit

Voulons-nous recourir à l'analyse proposée par Étienne Souriau et décrire les six fonctions dramatiques fondamentales de toute oeuvre théâtrale ou romanesque? Rien de plus facile. Par qui et comment l'action s'engage-t-elle? Qui est-ce qui lui donne son « premier élan dynamique »? Rosaire Leblanc, que l'auteur approche pour ainsi dire précautionneusement en faisant la présentation des personnages, qu'il ne nomme en fait qu'à la sixième page (un peu comme Virgile l'avait fait pour Énée...), Rosaire, dont le désir amoureux, d'abord flou, timide, vague, incertain, s'affirme progressivement, pour acquérir une intensité disproportionnée, qui entraîne la poursuite de l'être aimé, en l'occurrence Marcelle Nantel. Cette femme exerce une force d'attraction qui polarise entièrement l'action de Rosaire. Tout geste, toute action, est posé en fonction de l'objet de son désir. Plus rien ne compte, même pas le sourire narquois des pensionnaires, qui observent le manège à la dérobée, ou des voisins et des villageois qui se gaussent de Rosaire puis qui s'étonnent de le voir accéder à l'objet désiré. Les forces opposantes résident principalement dans « la bonne femme », être contradictoire par nature, sa « belle-mère », la grosse Caroline, imposante, tonitruante, encombrante, qui voit d'un mauvais oeil ces amours incompatibles. N'y a-t-il pas aussi la jolie veuve, Berthe Dubois, que la beauté virile du jeune homme attirait, et qui se voit supplantée par son amie d'enfance? N'y a-t-il pas aussi le curé, qui exerce sa sur-



veillance un peu « étroite » sur les agissements de Rosaire? Et Florida, la laissée-pour-compte... Quant aux adjuvants, ils sont rares. Rosaire semble se débattre seul dans son épuisante poursuite amoureuse. La molle curiosité des pensionnaires, l'étonnement amusé ou inquiet des gens du village, l'indifférence du « bonhomme », Samuel Leblanc — qui a la frousse de sa « douce moitié » — tout cela est loin d'aider Rosaire dans la réalisation de son dessein. Tit-Noir, son ami d'enfance, lui prêtera à son corps défendant son fusil, « un fusil dangereux, qui part rien qu'à le regarder ». Et le destin de Rosaire sera tranché. Marcelle partie, en apparence indifférente aux avances épistolaires de Rosaire, celui-ci se suicide. Dans ce réseau de forces qui s'agitent, quel est l'arbitre qui va résoudre le conflit? On aurait bien pu penser que le docteur jouerait ce rôle, mais il est beaucoup trop occupé. Quant au curé, il est franchement trop peu subtil, trop « gros » pour dénouer semblable situation. Comme la plupart, il a noté les différences d'état social, l'incompatibilité des classes des deux amoureux, et surtout l'impossibilité de cet amour: une femme mariée! En fin de compte, personne n'arbitre. La décision relèvera de Rosaire seul, à la fois meneur de jeu, destinataire et « auto-arbitre ».

L'analyse psychologique des personnages, tout en expliquant le réseau des relations qui se sont établies entre eux, fait ressortir la solitude dramatique de Rosaire, qui ne doit compter que sur ses propres forces pour réaliser ses objectifs. Les jugements portés par l'un et par l'autre, leurs attitudes indifférentes, leur comportement, lui apparaissent comme autant d'obstacles à la réalisation de son rêve, tant à l'intérieur du monde clos de la pension, que dans le cadre étroit du village. Tous ces personnages sont habilement campés par l'auteur, même les personnages épisodiques ou secondaires, tels, par exemple, Florida, l'ancienne « flamme » que tous semblaient destiner à Rosaire, Donat Charette, un pensionnaire, Samuel, le père bonasse, à la recherche de son propre bonheur, la paix, la tranquillité.

La peinture du milieu

Ce réseau, cependant, s'inscrit dans un cadre typiquement québécois, tant par la description du spectacle grandiose de la nature laurentienne, avec ses forêts interminables, ses lacs « en étages » et ses « pics chevelus », que par celle des objets et des coutumes des gens du pays, tant à la pension qu'au village, ainsi que par l'usage d'un grand nombre de mots et d'expressions typiquement locaux. Aussi a-t-on pu parler de « roman du terroir » — à ne pas confondre avec l'expression « roman de la terre » — ou de roman régionaliste. Deux énumérations partielles justifieront ces

avancés, les autres détails s'ajoutant au fur et à mesure de la découverte.

Pensons d'abord à l'aspect « document », au document humain, comme disaient les naturalistes et leurs épigones. On connaît Zola « photographiant » — au propre et au figuré — les personnages, les lieux où ils évoluent, leurs habitudes, leurs moeurs. La description de la pension Leblanc — qui, bien entendu, ne rejoint pas l'étonnante description de la pension Vauquer par Balzac — surtout celle de l'intérieur, rappelle la fidélité d'une photographie, à tel point qu'on a fait au romancier le reproche de n'avoir pas élagué, l'art reposant sur le choix. Voyez les détails de la cuisine, de la salle à manger, de la chambre de Rosaire. Rien ne nous est épargné. On tombe pratiquement dans le chosisme du nouveau roman! Mais un chosisme qui rappelle — comme un document historique et ethnographique — où et comment les gens vivaient au début du XX^e siècle. Les détails abondent: le tambour, les casseroles de granit bleu à taches blanches, un drapeau du pape, un ancien calendrier, une chaise berceuse, le catalogue d'Eaton, le cuir à rasoir, le savon du pays, les crachoirs, la fournaise, les vèpres, la boîte à biscuits Viau, etc., etc., et j'en passe... et des meilleures! On rappelle la « station », le magasin général, la grand-messe, l'hôtel, l'église paroissiale, les différentes boutiques du village, la rue principale, les trottoirs de bois, les annonces de Molson, etc., enfin, un village québécois.

La langue vient renforcer le tableau. Des mots et des expressions de plus ou moins bon aloi, qu'on retrouvera sans peine dans le *Dictionnaire canadien-français* de Sylva Clapin (1894) et dans le *Glossaire du parler français au Canada*, paru quelques années après *La pension Leblanc*, en 1930: par exemple, son père (29), en grand (30), un rond (30), crapoussin (31), affaires d'habitants (38), gramophone (40), sacs de malle (47), il mouille (49), catalogne (56), agace (79), jaquette, tambour, butin, après venir fou (87), tuer la lampe (93), habille-ment (100), barouche (101), grée (109), blé d'Inde (131), etc., etc.

L'ironie

Dans sa Préface à la réédition de 1976, Choquette avoue qu'« il est indéniable qu'une certaine ironie court en filigrane, et même en surface, tout le long du récit » (p. 16). Tout cela est à la fois facile et amusant à découvrir, en même temps que nous avons la révélation de l'auteur, qui pointe le bout de son nez et qui, en raison même des objectifs documentaires, historiques, sociologiques, qu'il visait — en plus des objectifs littéraires — ne pouvait rester indifférent devant les personnages et les choses qu'il peignait. Et cela le rapproche singulièrement de son lecteur et tisse un réseau de connivences, sinon d'amitié, avec lui. Les

fréquentes comparaisons dont le romancier assaisonne son récit en sont l'illustration la plus frappante et démontrent en même temps un don d'observation absolument remarquable. Le caractère inattendu de la comparaison égaie le cœur d'un sourire fugitif. Quelques exemples suffiront: « cervelle comme une crêpe qui frit dans la poêle » (37); « les autres (trains) rasiaient le nez de la station comme des polissons » (46); « lançait son mot plat (...) à faire arrêter une horloge » (56); « se renversaient la tête comme un homme qui boit à même la bouteille » (65); « leurs yeux ronds comme des boutons de bottines » (66); « les stalles dressées en manière de mitres d'évêque » (80); « sa voix faisait des ricochets désastreux, comme un coude d'adolescent qui perce un habit d'enfance » (84); « le visage comme une femme en chapeau neuf qui s'est arrêtée sous une gouttière » (104); « les arbres balançaient leurs têtes comme de graves marguilliers au banc d'oeuvre, pendant le sermon » (270); « les pouces, croisés comme des fusils au bivouac » (286). Cela suffit pour démontrer l'intérêt que suscite l'originalité des comparaisons, la plupart du temps justes, quelquefois un peu allongées, à la manière des comparaisons homériques, pour former de courts tableaux.

N'aura échappé à personne l'emploi de jeux de mots, de calembours, parfois franchement comiques, dans lesquels l'ironie se paie un bref éclat de rire: par exemple, « mal à l'aise comme un homme qui s'est assis sur un disque de gramophone » (40); « sa chaîne de montre, bonne pour tenir en laisse un mammoth » (76); « appuyés des coudes sur la balustrade, dans l'attitude de gens qui attendent la fessée » (78); « l'inexorable gâteau à plume de Florida » (79); « le lundi se présente, avec son air bête ordinaire » (87). Inutile de poursuivre. Le talent de l'auteur a réussi à présenter des tableaux animés, des « scènes de la vie de province », dignes de la *Comédie humaine* de Balzac.

La simplicité apparente de l'intrigue n'a pas empêché Robert Choquette d'atteindre les objectifs qu'il s'était fixés. Il a simultanément écrit un document d'histoire sociale, en recréant fidèlement l'atmosphère, l'ambiance, la couleur locale d'un coin du Québec, en peignant d'une façon souvent amusée un petit groupe humain avec ses habitudes, ses manies et ses moeurs, et une oeuvre littéraire de bonne qualité, où l'art le dispute au réel, où la psychologie passablement fouillée a animé sous nos yeux émerveillés les replis secrets des âmes et leurs tourments. Vraiment, cette relecture valait la peine!

Gilles DORION

* Robert CHOQUETTE, *La pension Leblanc*, Stanké, Montréal, 1976, 317 p.